

de ne pas prendre de bien injuste, de détruire les hérétiques et de défendre les orthodoxes. » Il recommande en outre à sa sollicitude — et c'est là en effet une des grandes préoccupations du monde militaire et féodal au x^e siècle — le sort des soldats pauvres, et il conclut avec une rude franchise : « Ce n'est pas la puissance qui fait la souveraineté et l'empire ; il y faut le don de Dieu et de sa droite toute puissante ». On reconnaît dans ces paroles l'homme qui dira ailleurs : « Quand une cause est juste, je ne crains pas même l'empereur ». Et l'empereur a beau le faire patrice et margrave : dans sa seigneurie de la frontière, Digénis, en vrai baron féodal, se considère comme à peu près indépendant. On a vu comment il invite le prince à n'entrer sur ses terres qu'avec une faible escorte, et comment l'empereur prend en effet avec lui cent hommes seulement. Mais ce qui est plus curieux, c'est que ce n'est point là un trait de fiction pure. On lit dans le *Livre des Cérémonies* que le basileus, lorsqu'il voyageait en Asie et pénétrait dans les gouvernements de la frontière, laissait derrière lui la plus grande partie de sa cour et confiait aux akrites le soin et l'honneur de former son avant-garde.

La religion pareillement tient une grande place dans le poème, et ceci encore est un trait caractéristique de l'époque. On y retrouve comme un écho des prédications par lesquelles les missionnaires byzantins s'efforçaient d'amener alors les païens à l'orthodoxie, comme un souvenir aussi de l'admiration étonnée qu'éprouvaient à la vue des splendeurs de Sainte-Sophie les nouveaux convertis. « Je suis allé dans beaucoup de pays, déclare l'émir Mousour, le père d'Akritis, j'ai passé par beaucoup de villes, j'ai vu et